DISSERTATION

N° 127.

SUR

L'ATROPHIE MÉSENTÉRIQUE,

Vulgairement connue sous le nom de *carreau ;*

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 juillet 1816, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ,*

PAR JOSEPH-HENRI PRÉ, de Chef-Boutonne,

Département des Deux-Sèvres.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MERE.

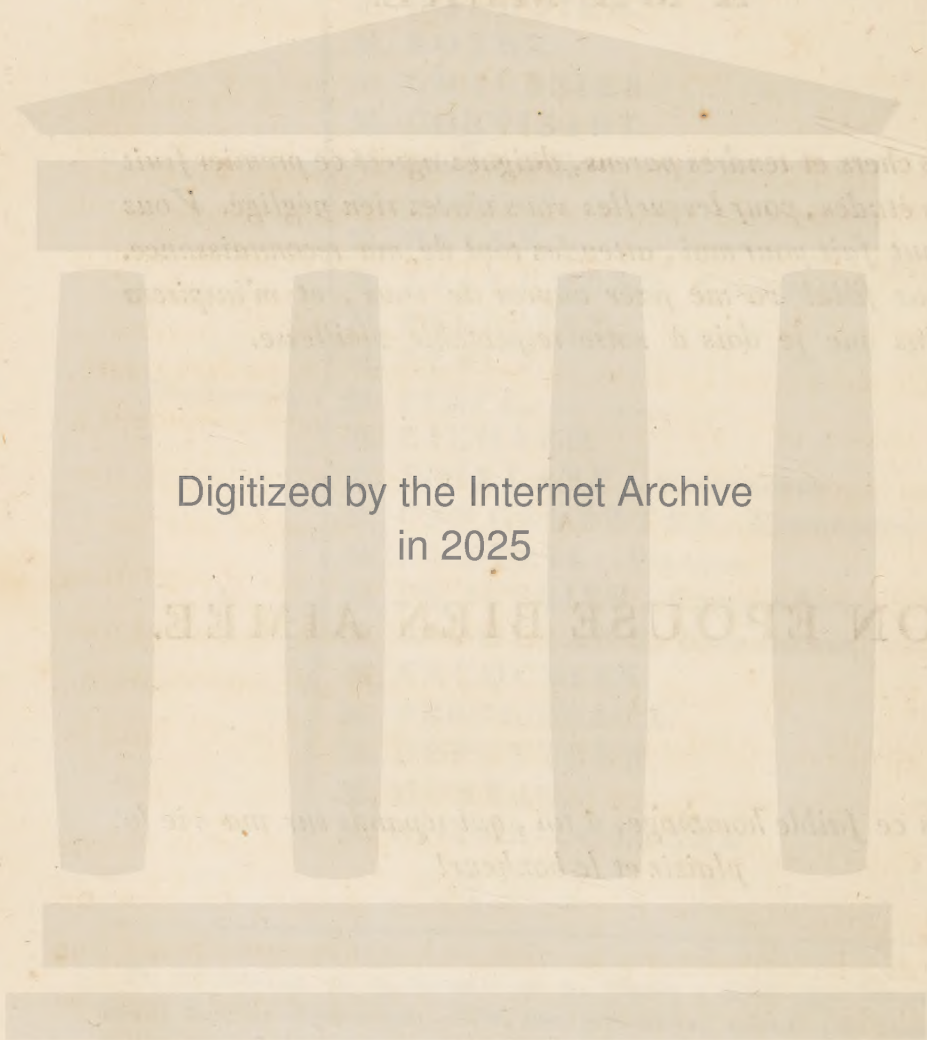
Mes chers et tendres parens, daignez agréer ce premier fruit de mes études, pour lesquelles vous n'avez rien négligé. Vous avez tout fait pour moi, attendez tout de ma reconnaissance. L'amour filial va me fixer auprès de vous, et m'inspirera les soins que je dois à votre respectable vieillesse.

A

MON ÉPOUSE BIEN AIMÉE.

Reçois ce faible hommage, ô toi, qui répands sur ma vie le plaisir et le bonheur!

J. H. PRÉ.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0005vari_a0q5

INTRODUCTION.

PARMI les affections les plus graves attachées au premier âge de la vie, il faut compter celle qui fait le sujet de ma thèse inaugurale. Le système lymphatique, jouissant d'une action prédominante chez les enfans, les rend très-sujets aux maladies qui affectent ce genre d'organes.

Un sujet aussi intéressant demanderait, pour être traité, les talens et l'expérience qu'on n'a pas ordinairement à mon âge. D'ailleurs, forcé par des circonstances majeures de quitter trop tôt une École illustrée par de si savans professeurs, je ne puis donner à ma dissertation toute l'étendue qu'elle exige. J'ose espérer cependant que la Faculté daignera prendre ces motifs en considération, et qu'elle accueillera avec indulgence, un travail dont je sens le premier toute l'imperfection.

Voici l'ordre que j'ai suivi dans la description de l'atrophie mésentérique : après en avoir donné, en peu de mots, la définition, les différentes dénominations, et indiqué la classification, je passe aux causes, que je distingue en *externes* et en *internes;* je fais connaître

le développement et les symptômes de cette maladie, dans laquelle je distingue, d'après le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, trois périodes. Ces données me conduisent à établir le diagnostic et à former le prognostic, qui souvent est très-fâcheux; je parle ensuite des diverses lésions qui se remarquent à l'ouverture des cadavres des individus morts de cette affection ; et je termine par le traitement, que je divise en *prophylactique* et en *curatif*.

DISSERTATION

SUR

L'ATROPHIE MÉSENTÉRIQUE,

Vulgairement connue sous le nom de *carreau*.

On entend par *atrophie mésentérique* une maladie propre aux enfans, qui a son siége dans le mésentère. Le bas-ventre est plus ou moins dur, tuméfié et indolent; tout le corps tombe dans l'amaigrissement, et la fièvre hectique consume le malade.

Les auteurs anciens n'offrent point l'histoire particulière de cette maladie, et M. *Baumes* est le premier qui en a donné une excellente monographie sous le nom de *physconie mésentérique*.

La dénomination de cette affection a varié suivant les auteurs qui en ont parlé. Ainsi Cullen et Sauvages l'ont désignée sous le nom de *scrophula mesenterica*; Fréd. Hoffmann l'a appelée *atrophia infantum*; Juch, *contabescentia infantilis*; Sydenham, *tabes puerorum*; Tulpius, *hectisie rachialgique*; Lieutaud, *atrophie* et *tension du ventre des enfans*. Enfin on la désigne sous le nom vulgaire de *carreau*, à cause de la dureté qu'offre l'abdomen. L'inflammation lente des glandes du mésentère qui résulte de leur obstruction a engagé M. *Nacquart* à donner à cette maladie le nom de *mésentérite chronique*.

Avant M. *Baumes*, l'atrophie mésentérique avait été regardée, par tous les auteurs, comme une variété des scrophules. Les rédacteurs de la Bibliothèque médicale sont aussi de cet avis. M. le pro-

fesseur *Pinel*, dans sa Nosographie philosophique, en a fait un genre particulier. Sans entrer dans aucune discussion à cet égard, et sans me permettre de décider une question de cette importance, j'observerai cependant que l'identité de causes, de symptômes et de traitement dans ces deux affections ainsi que leur siége, qui est évidemment dans le système lymphatique, sont des raisons assez fortes pour faire penser que, si effectivement ces deux maladies sont distinctes, au moins elles se touchent presque par tous les points.

Il est bien prouvé que plus une partie lésée a d'influence sur la vie, plus la lésion devient dangereuse ; aussi l'atrophie mésentérique est-elle une affection des plus graves, en ce qu'elle sape dans ses fondemens les sources mêmes de la vie. En effet, les principes nutritifs préparés par la digestion, ne pouvant être portés dans le torrent de la circulation par les vaisseaux lymphatiques frappés d'atonie et d'engorgement, il en résulte que le malade ne peut réparer ses forces, soit par des alimens ou des médicamens ; qu'il tombe dans l'émaciation la plus déplorable, et meurt, pour ainsi dire, d'inanition.

Causes.

Je distinguerai, comme je l'ai déjà dit, les causes en externes et en internes. J'entends par causes externes tout ce qui, appliqué à l'extérieur ou introduit dans le corps d'un individu, peut, par son influence, prédisposer à une maladie, ou bien la faire développer ; et par causes internes, celles qui tiennent à l'organisation même ou au tempérament du sujet.

Causes externes. On pourrait, sans énumérer toutes ces causes, établir pour règle générale, que tout ce qui peut concourir à affaiblir la constitution, déranger la digestion ou empêcher l'absorption du chyle, favorise le développement de cette maladie. On

la voit principalement règner dans les contrées froides et humides, où elle est comme endémique. Ainsi la Hollande, l'Angleterre et le nord de la France la présentent plus souvent que l'Espagne et l'Italie. Les saisons influent sur son développement; aussi prend-elle plus d'intensité quand l'automne vient infecter l'horizon par ses brouillards meurtriers. Elle exerce beaucoup ses ravages chez les habitans des lieux bas, humides, marécageux; chez ceux des montagnes exposés à toute l'inclémence des saisons, se nourrissant du lait et des fromages grossiers de leurs chèvres, de châtaignes, de pommes de terre; ne buvant que des eaux froides et dures. La classe infortunée des grandes villes, logée dans les quartiers les plus insalubres, mal vêtue, mal nourrie, et réunissant souvent aux malheurs de la détresse tous les vices cumulés dans les cités populeuses, offre encore, pour comble de misère, une progéniture très-disposée à l'atrophie mésentérique. Qui ne sait combien la soustraction de la lumière influe dans la production de la maladie que je décris? Loin des rayons du soleil, tout languit, tout périt; la plante s'étiole, se fane et meurt; l'homme qui brave tout, qui maîtrise les élémens, n'est pas exempt de cette loi de la nature; dès qu'il est soustrait à l'influence vivifiante de la lumière, ses facultés physiques et morales s'affaiblissent. L'atrophie mésentérique peut aussi être la suite de l'administration de purgatifs ou autres substances, faite à un enfant, aussitôt après sa naissance, afin de solliciter le tube intestinal à évacuer le méconium, dont la rétention trop prolongée, ou l'évacuation incomplète, sont aussi mises au nombre des causes que j'énumère.

Il faut encore regarder comme causes productrices la réunion d'un certain nombre d'enfans indigens dans les maisons de charité ou dans les hôpitaux; le défaut du lait maternel, surtout dans le commencement de l'allaitement; le lait d'une nourrice trop avancée, scrophuleuse, enceinte, ou de mauvaise santé; l'usage prématuré d'une nourriture solide trop copieuse; les alimens de digestion difficile, comme le pain mal fermenté ou mal cuit; les farineux secs

et mal préparés, les corps gras, rances; l'abus des tartres et des gâteaux non levés et mal cuits, donnés aux enfans sous le nom de *bonbons*, et qui n'ont cependant rien que de bien mauvais; les fruits verts et à demi-mûrs; le vin nouveau, ou les liqueurs fermentées, aigres et acides; les eaux de mauvaise qualité, bourbeuses, contenant beaucoup de sels en dissolution; l'usage de ces prisons appelées *maillots*, et dans lesquelles le chef-d'œuvre du Créateur gémit et semble accuser par ses cris celle qui lui a donné l'être de ne l'avoir rendu à la liberté que pour mieux la lui ravir : ainsi garrotté, l'enfant est privé de ses mouvemens, qu'il exerce avec tant de plaisir lorsqu'il en a la facilité; ce qui ne contribue pas peu à son accroissement et à l'augmentation de ses forces. Enfin, cette affection peut survenir à la suite de quelques maladies exanthématiques répercutées, telles que la gale, les dartres, la teigne, le suintement des oreilles, la croûte laiteuse, la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, etc.

Causes internes. Les pères vieux, infirmes, les libertins qui ont été infectés de vérole et de scorbut, ceux qui ont abusé des plaisirs de l'amour, ou qui se sont affaiblis par la masturbation, engendrent des enfans faibles, maladifs et disposés à contracter l'atrophie mésentérique. Combien en voit-on, à Paris surtout, victimes des débauches de leurs parens, et qui semblent n'être venus au monde que pour y connaître la douleur, et y traîner péniblement une vie languissante! Je le demande, le père qui a une pareille progéniture méritait-il un si beau nom?

L'atrophie mésentérique s'observe le plus ordinairement chez les enfans depuis l'époque du sevrage, quelquefois avant, jusque vers la septième ou neuvième année. On a cru remarquer que cette maladie est plus commune chez les filles que chez les garçons. Elle est souvent un des effets des vices rachitique et scrophuleux; elle peut encore être produite par une dentition laborieuse, une diarrhée opiniâtre, une affection vermineuse. Les

enfans dont l'accroissement se fait en peu de temps et d'une manière rapide y sont aussi plus exposés que les autres.

Symptômes.

Si on fait bien attention à la marche de l'atrophie mésentérique et aux développemens progressifs et successifs de ses symptômes, on verra qu'elle parcourt trois périodes bien distinctes.

Première période. L'enfant perd sa vivacité et sa gaîté ordinaires; il devient triste, mélancolique et languissant; les digestions se troublent; l'appétit est inégal; la langue est sale, la salivation visqueuse; il y a des vomissemens glaireux, des borborygmes, de la diarrhée, très-rarement de la constipation; la face est bouffie, inégalement colorée, le front pâle; l'abdomen se tuméfie le soir, et revient à son état naturel le matin; les urines deviennent laiteuses et épaisses; la transpiration a une odeur acide; la respiration est inégale, le pouls intermittent. L'engorgement des glandes lymphatiques du cou, qui précède quelquefois celui des glandes du mésentère, démontre que la maladie est un effet des scrophules. Le malade éprouve des douleurs gravatives dans les lombes et les genoux, et c'est alors que commence l'émaciation, surtout celle des membres abdominaux.

Est-il vrai de dire avec M. *Baumes* (Mémoire sur l'atroph. mésent. page 8) que l'inertie dans la force absorbante des vaisseaux lymphathiques, ainsi que les vices de la digestion et la faiblesse du tube intestinal, sont cause de la congestion qui se fait dans les organes mésentériques? Ne sont-ce pas là plutôt les effets de l'engouement des glandes du mésentère, résultant de l'énergie des vaisseaux absorbans qui transmettent aux glandes lymphatiques un chyle ou de mauvaise qualité, ou en trop grande quantité pour quelles puissent s'en débarrasser ?

Deuxième période. Aux symptômes que je viens d'énumérer

viennent se joindre d'une manière plus ou moins prompte les suivans qui peuvent être regardés comme essentiels et caractéristiques : tuméfaction graduée de l'abdomen avec des indurations isolées çà et là, sensibles au toucher, et quelquefois un peu douloureuses ; dans quelques cas, on trouve la rate et le foie rénitens, et plus volumineux qu'ils ne le sont ordinairement ; perte ou dépravation de l'appétit, ou bien voracité ; les repas sont suivis de malaise, de borborygmes, de pesanteur, de distension dans le bas-ventre ; les urines sont peu copieuses ; les selles, irrégulières, sont tantôt molles, blanchâtres, jaunâtres, argileuses, ensuite liquides, très-fétides, et souvent vermineuses ; somnolence ou sommeil inquiet et agité ; le visage est d'une pâleur plombée ; l'amaigrissement devient de jour en jour plus sensible ; tous les symptômes prennent plus d'intensité, et la maladie arrive enfin à son troisième degré.

Troisième période. Le mésentère ne présente plus alors qu'une masse de tumeurs dures, douloureuses au toucher. Les vaisseaux lymphatiques ne peuvent plus faire leurs fonctions ; le chyle n'est plus absorbé, mais évacué en grande partie avec les déjections alvines qui sont blanchâtres, composées d'alimens à demi-digérés, et quelquefois mêlés de pus, lorsque la suppuration s'est établie dans quelques-unes des glandes mésentériques ; les petits malades maigrissent à vue d'œil ; la soif est très-vive ; le dévoiement, les sueurs colliquatives et la fièvre hectique, qu'augmente l'absorption du pus, amènent le marasme le plus complet ; la peau est terreuse et comme collée sur les os ; les pieds deviennent œdémateux ; il y a picotement et sentiment de chaleur à la paume des mains ; les symptômes d'épanchemens de sérosité dans l'abdomen et le thorax se manifestent, et enfin la mort inévitable vient mettre un terme aux tourmens du malade.

Diagnostic.

On ne peut se dissimuler qu'il est quelquefois difficile de constater l'atrophie mésentérique dans sa première période ; cependant un praticien instruit ne s'en laissera pas imposer par quelques symptômes communs à cette affection et à plusieurs autres, telles que la présence des vers dans les intestins, ou une dentition difficile. En faisant bien attention aux causes et aux signes commémoratifs, on dissipera tous les doutes. On ne peut plus méconnaître la maladie lorsqu'elle est arrivée à sa seconde période ; elle a alors des symptômes si caractéristiques, qu'on ne pourrait attribuer qu'à l'ignorance seule l'impossibilité d'établir son diagnostic.

Prognostic.

Le prognostic de l'atrophie mésentérique varie selon les périodes qu'elle a parcourues, selon ses complications plus ou moins fâcheuses, ou bien enfin selon les causes qui l'ont produite ; il faut encore avoir égard à l'âge et à la constitution du sujet. Si l'on est appelé au début de la maladie, et qu'il n'y ait encore aucun symptôme qui annonce que les glandes du mésentère soient tellement engorgées, qu'elles ferment le passage au chyle ; s'il n'y a enfin qu'un premier degré d'engouement, et atonie du système lymphatique abdominal, on pourra espérer la guérison. Mais si les indurations isolées senties au travers des parois de l'abdomen, une diarrhée opiniâtre et plus ou moins fétide, une émaciation toujours croissante, le visage pâle et plombé, annoncent la seconde période, le prognostic est plus fâcheux, et souvent la maladie arrivée à ce point, est absolument incurable. Espérer guérir l'atrophie mésentérique lorsqu'elle est arrivée à sa troisième période, ce serait méconnaître la nature du mal, et vouloir ramener à leur état primitif des parties dont la structure est tout-à-fait désorganisée.

Si l'atrophie mésentérique reconnaît pour causes les scrophules, la répercussion d'une maladie exanthématique, le prognostic sera moins favorable que si elle a été produite par l'usage d'un mauvais lait, d'une mauvaise nourriture, ou par des écarts de régime.

Autopsie cadavérique.

Les cadavres de tous les individus morts de l'atrophie mésentérique présentent un état de maigreur et de flaccidité générale. En ouvrant l'abdomen, on y découvre le siége et la nature de cette maladie; les glandes lymphatiques du mésentère sont dures, squirrheuses, et plusieurs sont en suppuration; le foie et la rate, beaucoup plus volumineux qu'ils ne le sont ordinairement, présentent aussi des tubercules dans le même état; l'ouverture de la poitrine offre les poumons qui ont très-souvent subi la même dégénérescence; les intestins sont quelquefois dans l'état ordinaire, et d'autres fois ils sont rétrécis, phlogosés et remplis d'une matière puriforme; les vaisseaux lymphatiques qui se rendent ou qui partent des glandes mésentériques sont, dans quelques cas, distendus et remplis de pus; enfin on trouve souvent des épanchemens de sérosité dans l'abdomen, la poitrine et les ventricules du cerveau.

Traitement.

M. *Baumes* dans son Mémoire sur la physconie mésentérique, (page 41) s'exprime ainsi : « Comme le carreau n'est point une « maladie dans laquelle on doit attendre quelque chose des res- « sources de la nature, il faut l'attaquer dès qu'elle se déclare, « ou du moins il faut, dans tous les cas, y opposer avec vigueur les « armes que peuvent fournir l'hygiène et la thérapeutique ». Sans admettre, comme l'auteur que je viens de citer, l'impuissance des ressources de la nature, je conviens qu'il faut, sans perdre de temps, suivre les préceptes qu'il conseille. Mais dans une maladie

si dangereuse et si funeste, il est bien prouvé que la méthode préservative doit ici, plus que dans beaucoup d'autres cas, avoir de très-grands avantages sur la méthode curative; aussi m'appesantirai-je sur le premier de ces deux traitemens. Ce qui m'y engage encore, c'est que c'est de l'éducation physique que dépend, non-seulement la santé des enfans et l'utilité dont ils doivent être un jour à la société, mais aussi la prospérité de l'état qui les a vus naître. C'est dans la première enfance que s'établissent les fondemens d'une bonne constitution.

Traitement prophylactique. Il se tire de tous les moyens que nous offre l'hygiène. Je vais par conséquent en parler successivement dans l'ordre établi par *Boerhaave* et perfectionné par M. le professeur *Hallé* dans ses savantes leçons.

Circumfusa. On prescrira aux enfans disposés à l'atrophie mésentérique l'habitation dans un climat où règne un air vif et pur, mais tempéré; dans un lieu élevé exposé au levant ou au midi, et où l'air peut facilement se renouveler; on évitera surtout les lieux qui sont proche des eaux stagnantes, les vallées où jamais la chaleur du soleil ne bannit le froid et l'humidité. Les malades se garantiront d'ailleurs, autant qu'il sera possible, de la brume du soir et du matin. Les appartemens destinés à les loger seront spacieux et d'une température modérée; on y renouvellera l'air fréquemment.

Applicata. Au sortir du sein de la mère, l'enfant sera lavé à plusieurs reprises avec de l'eau tiède, dans laquelle on mettra un peu de vin et de savon; ses vêtemens chauds et secs devront l'entretenir dans une température à peu près égale à celle qu'il avait quand il était encore renfermé dans l'utérus. Si l'on pouvait faire proscrire les maillots et les corsets, combien on éviterait de maux causés par leur usage! Mais il est presque aussi impossible de dé-

raciner toutes les mauvaises coutumes qu'il l'est de rendre tous les hommes sages, et de les forcer à penser les uns comme les autres. Outre les inconvéniens dont j'ai déjà parlé, les maillots et les corsets occasionnent une pression très-nuisible sur les organes. Cette pression gêne la respiration et la circulation ; elle peut faire prendre une mauvaise conformation aux os encore cartilagineux et flexibles. Le refoulement du sang vers le cerveau peut donner lieu à des convulsions. *Buchan* (Méd. domest., t. 1, p. 29) a vu un enfant qui fut pris de convulsions aussitôt que la sage-femme l'eut emmailloté ; il le fit déshabiller, et les convulsions cessèrent sur-le-champ. Des bains frais, peu prolongés, pourront être d'un grand avantage, surtout s'ils sont suivis de frictions faites sur toute l'habitude du corps, avec une flanelle propre, sèche et chaude ; il faut avoir bien soin de changer les enfans de linge aussitôt qu'ils se sont salis, car la propreté contribue beaucoup à la conservation de leur santé.

Ingesta. Le lait de la mère est sans contredit la meilleure nourriture que puisse prendre un enfant nouveau-né la femme qui vient de mettre au monde le fruit de ses amours ne devrait pas, sans des raisons majeures, lui refuser cet aliment, entièrement fait pour lui, et approprié à la force de ses organes ; c'est à elle qu'est réservé le bonheur d'assurer la continuation de sa frêle existence, ainsi qu'une douce consolation aux peines qui l'assiégent dès sa naissance. La mère qui, sans obstacles légitimes, refuse le sein à son enfant, dans la crainte de perdre quelques charmes passagers, ou pour satisfaire plus à son aise son penchant insurmontable aux plaisirs, ou enfin pour d'autres raisons non moins frivoles, ne jouira pas sans inconvéniens et sans remords du temps qu'elle a craint de consacrer à un devoir si doux à remplir. Si les dangers qui menacent son enfant, si le besoin qu'il a de ses soins, ne la touchent pas, que son propre intérêt l'engage à faire ce que le seul mouvement naturel eût obtenu d'elle, si elle n'eût pas été arrêtée

par des préjugés qui étouffent sa sensibilité ; elle doit craindre que la futile ambition de conserver quelques agrémens physiques, que les plaisirs dont elle veut jouir aux dépens de ses devoirs ne lui fassent perdre, au milieu des angoisses d'une santé languissante, ces objets d'une coupable sollicitude. Cependant il est des circonstances qui s'opposent à ce que la mère puisse nourrir son enfant, comme une santé faible et chancelante ; la grossesse, une maladie qui pourrait se transmettre au nourrisson, une affection cancéreuse des mamelles ; la phthisie, les scrophules, les dartres, l'hystérie, l'épilepsie, et beaucoup d'autres obstacles dont le détail m'entraînerait trop loin.

Si l'on se décide, par quelque cause que ce soit, à prendre une nourrice, on doit apporter dans son choix les soins les plus scrupuleux ; on doit faire attention si l'âge, le tempérament, et même, autant que possible, si le terme de l'accouchement, sont en juste rapport avec ceux de la mère ; enfin, pour le dire en deux mots, la nourrice doit être saine au moral comme au physique.

Quoi qu'en aient dit *Tissot*, *Levret*, *Ambroise Paré*, et beaucoup d'autres auteurs, on peut présenter le sein à l'enfant cinq à six heures après l'accouchement : ce premier lait, appelé *colostrum*, fait mieux que toute autre substance évacuer le méconium, et prévient les tranchées qu'occasionnerait sa rétention. Le lait pourrait faire long-temps le seul aliment de l'enfant ; cependant il est essentiel de l'habituer peu à peu à une nourriture plus solide, afin de rendre le sevrage plus facile et moins funeste. Quand l'enfant aura atteint l'âge de cinq ou six mois, on lui donnera quelques cuillerées d'une bouillie, d'abord peu épaisse, faite avec de la farine de froment qu'on aura fait sécher et roussir au four : la plupart des auteurs se sont élevés contre son usage, et la regardent comme une nourriture nuisible et dangereuse. Cependant on est forcé d'admettre avec M. le professeur *Hallé* une opinion contraire ; en effet, malgré la consistance et la solidité apparente

de la bouillie, dit ce savant, les matières excrémentitielles qui en résultent sont plus molles, intimement pénétrées de bile jaune dans toutes leurs parties, et se confondent avec celles qui résultent du lait maternel. Voici comme cet illustre professeur s'exprime dans l'Encyclopédie méthodique : « On me regardera sans doute « comme bien téméraire de me déclarer ainsi contre une opinion « qui a eu tant de défenseurs estimables; mais j'ose en appeler à « l'expérience. J'ai été très-persuadé de la doctrine que j'attaque « ici; il m'a fallu voir les preuves répétées du contraire, et dans « plusieurs exemples, et dans ce que j'ai de plus cher, pour me « convaincre de ce que je viens de dire : qu'on observe sans pré- « vention, qu'on recherche avec attention, jusque dans la nature « des excrémens, les phénomènes de la digestion, et je suis per- « suadé qu'on sera de mon avis ».

C'est lorsque la bouillie est mal faite, trop épaisse, et qu'on la donne en trop grande quantité à des enfans trop jeunes, qu'elle peut avoir des suites fâcheuses.

Quand le nourrisson aura acquis plus de force, on pourra lui donner du bouillon gras, des sucs de viandes rôties, de légères soupes; pour boisson, on lui donnera de l'eau sucrée, ou un peu de bon vin avec de l'eau; à l'époque du sevrage, qui a lieu vers l'âge de dix, douze ou quinze mois, on augmentera peu à peu ses alimens; on y ajoutera des crèmes, de riz ou de farine de pomme de terre; des légumes tendres et sucrés; les fruits bien mûrs de la saison. On ne doit donner de la viande aux enfans que lorsqu'ils ont assez de dents pour la broyer; il ne faut leur en donner que très-peu; ils se trouvent très-bien d'une nourriture végétale et animale; il faut avoir soin surtout de ne pas surcharger leur estomac d'une trop grande quantité d'alimens; il vaut mieux leur en donner peu et souvent. S'ils ont une disposition aux scrophules, on leur fera boire de légères décoctions apéritives et amères, faites avec des sommités de houblon, de saponaire, etc. C'est en leur faisant suivre avec prudence un régime bien ordonné

que leurs organes digestifs se fortifient et se développent, au point qu'on les voit successivement prendre des alimens durs et indigestes sans le moindre inconvénient.

Excreta. Les frictions sèches sur toute l'habitude du corps, faites avec des flanelles imprégnées de quelques vapeurs aromatiques, comme celles qui s'exhalent du genièvre, de l'encens, de l'ambre ou du benjoin, ou avec des brosses assez douces, sont très-utiles pour favoriser la transpiration : la liberté des autres sécrétions doit être entretenue.

Acta. L'exercice est absolument nécessaire à tous les enfans, surtout à ceux qui sont disposés à l'atrophie mésentérique : cette maladie est considérablement aggravée par le défaut de mouvement auquel elle condamne ceux qui en sont attaqués. Comme dans ce cas-là les enfans sont naturellement portés au repos, on ne devra pas les laisser trop long-temps se livrer au sommeil ; on cherchera à vaincre leur paresse et à surmonter leur lenteur. On pourra leur procurer du mouvement par divers moyens, comme la promenade à pied ou dans une petite voiture, la course, les jeux, etc. L'exercice et la récréation à la campagne seront spécialement très-utiles.

Percepta. Il est important d'entretenir la gaîté chez les enfans, et d'écarter d'eux toutes les idées tristes et lugubres. L'ennui, la tristesse profonde, la crainte, la terreur, produisent un état de langueur dans toutes les fonctions. *Sanctorius* a remarqué qu'elles diminuent considérablement les sécrétions. On aura donc soin de les bannir et de diriger leurs affections morales vers tout ce qui pourra les flatter. On ne se hâtera pas trop de cultiver leur esprit et de développer leurs facultés intellectuelles.

Traitement curatif. Tant qu'on méconnut la nature et le siége de l'atrophie mésentérique, l'art de guérir ne trouva contre elle que

d'impuissans remèdes. Fatigués des soins et des tentatives inutiles de leurs médecins, les victimes de cette maladie n'eurent d'autre refuge que l'asile trompeur du charlatanisme et de la superstition. Ma contrée offre encore de ces gens qui, abusant de la crédulité populaire, exercent le singulier privilége de guérir cette affection, ainsi que beaucoup d'autres, par la simple application de la main, ou par de tardives et mystérieuses cérémonies; ils ne font que laisser aggraver le mal, et tous les secours de l'art deviennent alors impuissans.

Aujourd'hui que la médecine marche éclairée du flambeau de l'observation, le traitement de la maladie du mésentère est devenu plus méthodique. On doit en bannir les prétendus spécifiques, fondans, incisifs, résolutifs, et une foule d'autres compositions qui sont à présent mises en oubli. Guidé toujours par le raisonnement et l'expérience, le praticien judicieux n'agira point en aveugle, pourra réellement s'attribuer des succès, et avoir quelquefois la douce consolation de rendre à la vie des individus voués à une mort certaine.

Dans le traitement curatif de l'atrophie mésentérique, il faut non-seulement combiner les moyens pharmaceutiques et hygiéniques, mais encore y joindre les soins les plus assidus. Aucune maladie ne réclame, à plus juste titre, l'application des principes de sagesse exprimés dans cet aphorisme d'*Hippocrate : Oportet non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa.*

Le but principal que doit se proposer l'homme de l'art dans le traitement de la maladie du mésentère, c'est de réveiller l'action du système lymphatique par des médicamens toniques et excitans. Il est cependant des cas où les remèdes que je viens d'indiquer ne doivent être que secondaires; ainsi *Musgrave* et *Baumes* prescrivent la saignée par les sangsues appliquées à l'anus, lorsque la maladie présente des signes d'inflammation ou de pléthore générale ou locale. Cet état inflammatoire se remarque ordinairement chez les enfans qui sont plus maigres que corpulens, chez ceux qui sont colorés et

doués d'une grande vivacité; le ventre, au lieu d'être pâteux, offre de la rénitence et de la douleur; le malade éprouve de la fièvre, du malaise et de la chaleur. Il est bon d'observer cependant que ce cas est extrêmement rare. Lorsque l'atrophie mésentérique a été produite par la répercussion d'une maladie exanthématique, il faut d'abord rappeler celle-ci à son siége primitif, et avoir recours ensuite aux moyens qui sont indiqués plus haut.

Bien persuadé que ce n'est point le nombre des médicamens qui guérit, mais l'application qu'on en sait faire, je ne rapporterai point ici toutes les préparations qui ont été recommandées; j'exposerai seulement celles qui ont eu le plus de succès.

On a préconisé beaucoup les émétiques et les purgatifs, surtout les purgatifs toniques. On a retiré de très-grands avantages de l'usage journalier d'un grain de tartrite antimonié de potasse dans une livre d'eau commune, sucrée ou miellée. On la fera prendre un peu tiède et à petites doses, en continuant ainsi pendant un mois ou deux, si l'opiniâtreté de la maladie l'exige. Cette substance est la plus propre à aiguillonner la sensibilité engourdie des organes, à les tirer de l'état d'inertie où les retient la matière qui les opprime; elle excite des contractions toniques qui facilitent le dégorgement des glandes du mésentère. La rhubarbe a été vantée par tous les auteurs. On peut l'employer en décoction ou en substance. *Rosen* en donnait quatre grains en poudre par jour, dans un véhicule aromatique. *Sydenham* recommande, en pareil cas, l'infusion de cette substance ou son sirop composé; on peut aussi employer la teinture aqueuse, combinée avec un sel neutre, ou avec des minoratifs, tels que la manne, le séné, etc. Ces purgatifs sagement administrés tous les six ou huit jours, produisent de bons effets, surtout dans la première période.

Le muriate de baryte a été recommandé par plusieurs médecins. *Crawford* en a fait le plus grand éloge. MM. *Chaussier*, *Pinel*, *Hébréard* l'ont administré avec beaucoup de succès. On doit faire

prendre ce médicament avec beaucoup de réserve ; un grain sur deux onces d'eau distillée.

Les préparations martiales seront très-utiles. *Lalouette* donnait le savon martial à la dose de quatre grains jusqu'à douze.

Le célèbre *Fourcroi* a obtenu d'heureux effets de l'administration du muriate de chaux ; il le donnait aux enfans depuis la dose de douze grains jusqu'à celle de vingt-quatre.

Bordeu a beaucoup préconisé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les eaux minérales de Bonnes, de Barège, de Spa, de Vichi. Les bains sulfureux et aromatiques, les frictions sèches devront être mis en usage ; ils sont spécialement indiqués quand l'atrophie mésentérique dépend de la suppression de la transpiration, d'un exanthême, ou de toute autre affection cutanée.

J'aurais encore à parler d'un grand nombre de médicamens justement préconisés ; mais il me suffira, je pense, d'en indiquer quelques-uns des plus employés : de ce nombre sont, le kermès minéral, les oxydes de mercure, les carbonates de potasse et d'ammoniaque, l'extrait de digitale pourprée : on commence par en faire prendre un grain, et on augmente graduellement la dose jusqu'à douze ; l'élixir antiscrophuleux de *Peyrilhe*, dont on fait prendre une ou deux cuillerées à bouche par jour, l'opiat mésentérique, etc., etc. Il est important, pour prévenir les effets de l'assuétude, de varier de temps en temps l'usage de ces médicamens. On aura soin de faire prendre au malade des boissons appropriées et capable de soutenir ses forces ; ainsi on conseillera les décoctions d'arnica, de romarin, de saponaire, de douce-amère, de racine de patience, de sommités de houblon, etc. ; on donnera en même temps, trois ou quatre fois par jour, une cuillérée de sirop de quinquina, ou de sirop antiscorbutique. M. *Baumes* conseille le café et le chocolat aromatisés.

Tels sont les moyens curatifs employés dans une maladie qu'on ne doit pas toujours se promettre de guérir. Il faut de la part du praticien instruit la plus grande sagacité pour modifier et varier

le traitement selon les diverses complications, et proportionner les remèdes à l'âge, au sexe, au tempérament du malade à qui on les administre, et en général au degré d'action qu'ils produisent; en portant ainsi secours à la nature, et en corrigeant ses écarts, il n'y a pas de doute qu'elle ne triomphe souvent des obstacles qui s'opposent à sa marche.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur, aliæ in quadraginta diebus, aliæ in septem mensibus, aliæ in septem annis : aliæ ipsis ad pubertatem accedentibus. Quæ verò in pueris permanserint, neque solutæ fuerint circa pubertatem, aut in fœminis circa menstruorum eruptiones, diù perseverare solent. *Sect.* 3, *aph.* 28.

II.

Ubi cibus præter naturam copiosior ingestus fuerit, id morbum facit. Ostendit autem sanatio. *Sect.* 2, *aph.* 17.

III.

A dolore diuturno partium circa ventrem suppuratio, malum. *Sect.* 7, *aph.* 22.

IV.

Quæ longo tempore extenuantur corpora, lentè reficere oportet ; quæ verò brevi, celeriter. *Sect.* 2, *aph.* 7.